

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

## Revue Politique et Littéraire

**LE REVEIL**

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL. 5

MONTREAL, 28 NOVEMBRE 1896

No. 113

**SOMMAIRE**

La Question des Ecoles du Manitoba, *Pierre Lerouge*. — The little red School-House, Un pas en avant, *Magister*. — Le Professeur en voyage, Dernières étapes, L'Italie, la Suisse, la Savoie à vol d'oiseau, *Viator*. — La Révolution dans Québec, *Libéral*. — Fin de l'enquête du Comté de Montmorency, Mauvais état des écoles, Les citoyens ne sont pas à blâmer, Ils luttent courageusement pour aider leurs enfants, Un prêtre prétend que les laïques n'ont pas le droit de se mêler des affaires d'éducation, *T. Saint-Pierre*. — Le Verbe à l'Index, *Jacques Lecroyant*. — Un souvenir aux braves Acadiens, *Ernest d'Hervilly*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile, [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

**LA QUESTION DES ECOLES****DU MANITOBA**

Assez! assez! assez! allez-vous tous me crier.

Et vous aurez raison.

J'espérais, vous espériez, nous espérions tous, qu'elle était morte et enterrée.

En bien, nous nous trompions.

Elle ressuscite, et plus bruyante que jamais, sous l'impulsion du trop loquace évêque de St-Boniface, qui vient de lancer une nouvelle déclaration de guerre.

A quoi veut-on en venir?

Réglée, la question des Ecoles du Manitoba l'est depuis 1890. Depuis cette date, pour son plus grand bien, la population de langue française est débarrassée des nids à illettrés qu'exploitait le clergé du Manitoba pour le plus grand bien de ses besoins temporels.

Les écoles catholiques dont les curés empochaient les revenus en échange d'une éducation négative des malheureux soumes à leurs soins, sont disparues,

Le comité catholique de l'Instruction Publique du Manitoba, qui barbottait à pleines mains dans la subvention scolaire et y accomplissait les jobs découverts à l'arrivée du gouvernement Greenway au pouvoir, n'est plus de ce monde.

Le Manitoba français et catholique respire, et ne demande aucune réforme, aucun changement, aucune modification.

Voilà pourquoi nous disons avec autorité que, depuis 1890, il n'y a plus au Manitoba de question des écoles.

Restait une question religieuse.

La question religieuse vient d'être réglée à son tour.

Le compromis qui vient d'être signé règle le *status* des religions dans l'éducation au Manitoba.

Il le règle à notre goût.

S'il s'agissait d'un pays plus avancé que le Manitoba, nous aurions insisté absolument sur la séparation de l'éducation civile et de l'éducation religieuse quant au local employé.

Et cela pour une raison fort simple. Nous comprenons mal un prêtre sortant de la maison de Dieu, du Dieu dont il est censé être le porte parole, le téléphone pour employer une expression fin de siècle pour aller phonographier dans des écoles encore chaudes des idées profanes.

L'instruction religieuse catholique ne peut se donner hors de l'Église, hors de la vue du Tabernacle ou l'on tombe dans le protestantisme.

Le ministre protestant prend sa Bible sous son bras, s'installe dans une chambre, dans un jardin, sur un fauteuil et commente sa Bible.

Il est dans son rôle.

Mais le prêtre catholique donne le baptême dans l'Église, marie dans l'Église, déplace le Tabernacle pour donner l'ex-

trême-onction, en un mot n'accomplit aucun de ces actes solennels sans être en présence, symbolique si vous voulez, mais toujours en présence réelle de Dieu.

Pourquoi délivrerait-il le pain sacré de l'instruction religieuse en cachette du Souverain Maître, entre quatre murs d'école ?

L'éducation spirituelle catholique doit se donner dans le sanctuaire catholique; sinon elle tombe dans la vulgarité.

Ceci dit et cette digression éliminée, revenons à nos moutons, aux moutons de Panurge Langevin.

Si M. Laurier et M. Tarte ont eu dessein—nous ne le croyons pas, hâtons-nous de le dire—de mettre au jour la duplicité du clergé catholique dans la question des écoles du Manitoba, ils ont réussi à souhait.

Les catholiques de Québec—car ceux du Manitoba ne réclament rien, ne l'oublions pas—ils voulaient des professens catholiques; ils les ont.

Ils voulaient l'enseignement du français; ils l'ont

Il voulaient l'enseignement religieux; ils l'ont.

De fait, ils sont contents.

Mais le clergé du Manitoba n'est pas content.

Savez-vous pourquoi ?

Parcequ'on lui a tout donné, sauf le manquement des fonds scolaires.

Voilà le *hic*.

Qu'est-ce que ça fait aux évêques, la religion, le français, le catéchisme ?

C'est la caisse qu'il leur faut.

*C'est la braise*, comme dans la chanson.

Aussi Mgr Langevin n'a pas perdu de temps.

Il a ouvert dix écoles et commencé à collecter des fonds dont il aura le contrôle, cette fois.

Pour lancer la souscription, il a mis sa montre en gage—non, en loterie.

Cette montre lui a été donnée, donc il ne se fend pas, l'archevêque.

Il va ramasser avec cela des milliers de piastres dont il disposera à son gré.

C'est un bon placement, ça !

D'ailleurs l'idée n'est pas nouvelle, un de ses associés, le père Guillet nous avait joué le même truc avec la loterie du *pony manitobain* qui galope encore dans les prairies.

Quand on en est réduit à de tels expédients pour ressusciter une cause, c'est qu'elle est bien morte.

PIERRE LEROUGE.

## THE LITTLE RED SCHOOL-HOUSE

### UN PAS EN AVANT

Tous ceux qui ont voyagé aux États-Unis ont remarqué, dans toutes les campagnes qu'ils ont traversées, une modeste construction, généralement en bois, et de couleur rouge. C'est l'école commune.

C'est dans ces maisons peu coûteuses, mais bien aménagées et confortables, que les enfants, sans distinction d'origine ou de croyance, se préparent au dur *struggle-for-life* sous la direction d'instituteurs qui sont dûment qualifiés et approuvés par l'État, après avoir subi des examens sévères devant des examinateurs qui ne sont pas tendres. Les enfants de toutes races grandissent côte à côte, apprennent à se connaître et à s'estimer mutuellement et deviennent des citoyens utiles à leurs semblables et à leur pays.

La même chose pourrait exister au Canada si tous les hommes de bonne volonté voulaient s'entendre.

Après une lutte homérique de quatre ans, lutte entreprise par un groupe d'hom-

mes soucieux de l'avenir moral et matériel de leurs enfants, la grande presse s'est emparée de la question scolaire, et les plus réfractaires sont obligés d'admettre aujourd'hui la nécessité absolue de réformes dans le système d'éducation élémentaire.

C'était le devoir du gouvernement de la Province de s'enquérir de l'état de l'éducation parmi le peuple, et d'y porter remède aussi tôt que possible.

Ceci n'est pas une question de politique rouge ou bleue, mais bien une question d'intérêt vital pour la nation canadienne en général et pour les Canadiens-français en particulier. Aussi, faut-il tenir compte de toutes les bonnes volontés.

L'hon. M. Flynn vient de publier, par l'entremise du département de l'Instruction Publique, une série de treize plans de maisons d'écoles pouvant contenir de 15 à 130 élèves, et dont le coût varie de \$250 à \$3000, suivant une estimation approximative.

Ces plans, qui ont été faits sur une échelle de quatre pieds au pouce, seront d'une grande utilité aux commissaires d'écoles dans la Province. Le but du département semble être de faciliter à ces derniers l'érection de constructions simples, peu coûteuses, et bien adaptées au confort des élèves et à l'hygiène bien entendue.

Ces plans ont été préparés sous l'habile direction de M. Elz. Charest, architecte et ingénieur du département de l'Instruction Publique.

Le REVEIL adresse ses remerciements les plus sincères à M. de la Bruère, le surintendant de l'Instruction Publique, et il espère que bientôt toutes les communes de la Province de Québec auront "*a little red school-house.*"

MAGISTER

# LE PROFESSEUR EN VOYAGE

## DERNIÈRES ÉTAPES

### L'ITALIE, LA SUISSE, LA SAVOIE A VOL D'OISEAU.

Le professeur Tardivel doit bientôt reparaitre sur nos bords et le dernier numéro de la *Vérité*, nous annonçait contenir la dernière de ses lettres.

Quel dommage de nous voir ainsi privés de cette saine et réjouissante littérature.

Car nous avons, en somme, dans ce bon Tardivel, un collaborateur inépuisable et sans cesse réjouissant pour nos lecteurs.

Nous allons avant de lui dire adieu, citer les passages les plus éblouissants de ses dernières correspondances :

“ MILAN, jeudi le 29 octobre.—J'ai un peu négligé les lecteurs de la *Vérité*, depuis quelque temps. Il me le pardonneront d'autant plus volontiers que le journal ne souffre aucunement de ma prose hebdomadaire”.

Il a la santé solide, votre journal, mon cher professeur ?

Mais, quelle étrange admission vous faites-là.

Vous vous étonnez que votre prose n'érase pas votre journal ?

Vous êtes modeste pour un professeur.

Tardivel se dirige vers Naples (pour trouver des documents sur la franc-maçonnerie, toujours), mais les franc-maçons se vengent et il fait mauvais à Naples.

“ Aussi avons-nous tourné le dos au tombeau de Virgile, pour gagner Pompéi—non pas la ville d'autrefois si justement détruite—mais le sanctuaire de Notre-Dame de Pompéi, et la ville chrétienne qui s'élève tout à côté des ruines de l'ancienne”.

Ce Tardivel est un homme rudement difficile à contenter.

Partout il se plaint du progrès moderne, des villes modernes, des trolleys, des grandes maisons.

On veut lui montrer une vieille ville, la vieille ville par excellence, Pompéi ; vlan, il trouve qu'elle est trop vieille et se réjouit de voir une ville nouvelle à côté.

Tardivel revient à Rome pour assister au mariage du Prince de Naples et trouve que la nation s'est montrée froide pour le roi ; il est vrai que si elle se ffit montrée enthousiaste, Tardivel aurait dit que c'était pour faire enrager le Pape.

Tardivel se dirige vers Gênes et de là, dit :

“ J'ai poussé une pointe jusqu'à Nice, non pas pour le plaisir de voir cette ville charmante, mais dans le but de recueillir certains renseignements sur la franc-maçonnerie. Je n'ai pas eu ce que j'espérais, mais j'ai obtenu autre chose qui me sera peut-être profitable plus tard”.

Vous remarquerez que toutes les fois que M. Tardivel va dans un endroit rigolo, c'est pour démasquer la franc-maçonnerie.

C'est comme cela qu'il a été rendre visite à madame Taxil.

Nous passerons sous silence Milan et Lucerne que M. Tardivel visite sans arriver à rien trouver contre la franc-maçonnerie et nous arrivons à Fribourg.

Détachons ce morceau du récit :

Ce matin, à la grande messe de huit heures, à la cathédrale, nous n'aurions eu qu'à fermer les yeux pour nous croire à Montréal ou à Québec. On chante le même plain-chant, sur le même ton, absolument ; on prononce le latin à la française—ce qui n'est pas beau, soit dit entre nous—et l'on parle le français exactement comme on le parle au Canada—ce que vaut bien mieux que la prononciation française du latin. M. le curé nous a fait un excellent petit sermon sur la fête du jour du jour et sur celle du lendemain : pas un mot, pas une inflexion de voix qui ne soit du plus pur français du Canada.

Le plus pur français du Canada !

Ce mot vaut à lui seul tout un long poème !

*Il restera, sûrement.*

Mais, que pensez-vous de Tardivel ne trouvant pas suffisant déjà que des Fribourgeois parlent le français en canayen et demandant d'eux qu'ils parlent latin de la même façon ?

En voilà un exigeant !

Très jolie, l'entrevue de l'évêque de Fribourg et de Tardivel.

Le professeur en franc-maçonnerie veut lui débiter son chapelet appris dans le *Diable au XIX siècle* dans les bouquins de Taxil; il lui raconte des histoires de brigands sur Fribourg, mais, lui, le pauvre évêque n'en connaît rien du tout; au contraire, il se récrie, il défend ses administrés catholiques, contre les accusations et les mensonges de ces mystifications d'exportation et contre les jobards exotiques qui les colportent en Europe.

Ce passage de la lettre du professeur est typique :

" Je voulais avoir de M. Fraznière des renseignements précis sur la franc-maçonnerie en Suisse, particulièrement à propos de la fameuse grotte maçonnique, à Fribourg même, dont il a été souvent question dans les journaux en ces dernières années. M. l'abbé, n'ayant pas fait une étude spéciale de la question, n'a pas pu me renseigner beaucoup là-dessus.

" Quant à Mlle Lucie Cloraz, dont il a souvent été question dans les journaux, M. l'abbé Fraznière ne la croit pas coupable des horreurs qu'on lui a reprochées. Il affirme même qu'elle a été certainement calomniée ".

Je me demande un peu quelle impression cela doit faire sur un évêque français, de voir un petit *rapiat* de journaliste québécois, s'installer chez lui et lui débiter sur ce qui se passe dans son diocèse, sur des personnes respectables de son diocèse, d's sornettes puisées dans les livres imposteurs du pseudo-docteur Bataille et du repris de justice Léo Taxil ?

Je me demande aussi quelle force de caractère il a fallu à ce digne prélat, pour ne pas faire mettre dehors Tardivel, comme un mauvais farceur ou un dangereux imbécile ?

Tardivel visite Genève, Grenoble, Lyon et là s'arrête son récit de voyage.

" Une lettre reçue de Paris, à mon passage à Grenoble, m'a décidé de changer mon itinéraire. Je voulais passer par l'Espagne et prendre la mer à Gibraltar ".

Toujours dans les intérêts de la franc-maçonnerie ?

Il ne s'embêtait pas, Tardivel, avec l'argent des curés de Québec.

" Je n'en ferai rien. Il faut que je retourne à

Paris, où je ne ferai cependant qu'un très court séjour. Mais avant de gagner la capitale je vais passer quelques jours chez mes parents de l'Auvergne ".

Ah ça, Tardivel est auvergnat, ma foi tant mieux.

D'abord, cela explique son style.

Et puis

*Ni homme, ni femme*, suivant le dicton.

*À i homme, ni femme*, rien que castor !

*Continuez Tardivel, continuez !*

Et, au prochain voyage.

VIATOR.

## LA REVOLUTION DANS QUEBEC

Mgr Langevin ne semble pas satisfait du règlement de la question des écoles, et pour mieux manifester son mécontentement, il va soulever, paraît-il, une révolution dans la Province de Québec.

Nous allons donc être plongé dans les horreurs de la guerre civile, et le Canada se paiera le luxe d'un '89 tout comme la France. Il ne manque plus que cela pour rendre le peuple Canadien tout-à-fait heureux.

Il n'y a pas le moindre doute, que Mgr Langevin, désirerait voir vne petite révolution, qui lui permettrait de chasser ces infâmes rouges du pays, mais nous pouvons lui prédire, que son désir ne sera pas exaucé de la manière qu'il l'entend. Il se fait une révolution en ce moment dans la Province. Elle dure même depuis quelques années, mais ce n'est pas dans le sens rêvé par les rétrogrades qu'elle s'accomplit.

Le peuple Canadien s'émancipe et s'arrache petit à petit, des ténèbres de l'ignorance où son clergé l'a toujours tenu, et il finira bien par conquérir sa liberté.

LIBERAL.

### IL EST PRUDENT D'EN AVOIR SOUS LA MAIN

Si votre enfant est pris pendant la nuit de rhume, toux croupale, mal de gorge ou de tout autre affection pulmonaire, administrez lui immédiatement une dose de BAUME RHUMAL et continuez le traitement jusqu'à parfaite guérison. C'est un remède sûr, prompt, et efficace, 25c partout.

# Fin de l'enquête du comte de Montmorency

## MAUVAIS ETAT DES ECOLES

LES CITOYENS NE SONT PAS A BLAMER

ILS LUTTENT COURAGEUSEMENT POUR  
AIDER LEURS ENFANTS

Un prêtre prétend que les laïques n'ont pas le  
droit de se mêler des affaires d'éducation

CHATEAU-RICHER, 5 Nov.— Comme je l'ai dit le comté de Montmorency contient des paroisses dont les écoles sont comparativement satisfaisantes. Les paroisses de Ste.-Famille, St-Jean et St.-Laurent méritent à cet égard une mention spéciale. Dans ces paroisses, les écoles sont entretenues au moyen de contributions mensuelles allant de \$4 à \$8 par enfant, ce qui explique facilement le degré supérieur de l'enseignement qui est donné aux garçons par des professeurs mâles. La population environnante commence à s'apercevoir de la supériorité des enfants qui fréquentent ces écoles, et à ce point de vue, l'exemple peut être fructueux.

La paroisse de Château-Richer, sur la rive nord, dépense une somme élevée relativement — \$1145 l'année dernière — si l'on songe que le nombre des enfants d'âge à suivre l'école n'est que de 233. Il y a trois écoles modèles divisées en deux classes. Il est à regretter que toutes trois soient sur le contrôle d'institutrices dont le salaire maximum est de \$125. Il y a certainement place pour un professeur. Les bâtiments ne sont pas en excellent état. Ce sont d'anciennes masures mal meublées et mal garnies.

Ste.-Anne de Beaupré est naturellement à la hauteur de sa réputation. Les pères Rédemptoristes ont fait beaucoup pour la cause de l'édu-

cation en élevant des écoles qui ont coûté près de \$6000. Ils ont aussi amené les Sœurs du Rosaire qui ont très bien réussi dans l'enseignement et ont le grand avantage de ne pas demander trop cher. Il reste cependant beaucoup à faire, surtout dans les "concessions," et Ste.-Anne pourrait faire mieux encore, quand on songe que la taxe scolaire n'est que d'un dixième par dollar de la valeur cotisée des propriétés.

L'Ange Gardien fournit un bon exemple de ce que le zèle et le dévouement d'un homme peut faire pour la cause de l'éducation. Les écoles y ont été placées en peu de temps sur un très bon pied par le Rev. abbé Vaillancourt. Pourtant là encore il serait bien nécessaire d'avoir des professeurs mâles.

Je vais maintenant raconter un incident qui montrera que tous les prêtres n'ont pas les mêmes sentiments à l'égard de l'éducation. L'autre jour, je me fis conduire, au milieu de la boue et de la pluie, à la paroisse de St.-Tite, paroisse relativement jeune, mais comptant déjà une nombreuse population et près de 325 enfants d'âge à suivre l'école. La population a trouvé le moyen le moyen d'élever une église en pierre de taille de proportions monumentales. Je frappai à la porte du Rev. abbé Pérus, curé de la paroisse, mais je ne lui eus pas plutôt exposé le but de ma mission, qu'il me lança des regards chargés d'horreur.

— Monsieur, me dit-il, l'éducation appartient aux évêques. Les laïques n'ont pas le droit de se mêler des écoles. C'est aux évêques que le Christ a dit: "Allez et instruisez toutes les nations." Comprenez vous? ajouta-t-il sur un ton qui coupa court à l'entretien.

Je vis qu'il n'y avait pas d'information à attendre de ce côté-là, mais les informations étaient écrites tout au long sur la route. Les écoles, vieilles baraques en planches déteintes par le temps, pas plus grandes que 20 pieds sur 25, à un seul étage sont les plus pitoyables bâtisses du village. Il y en a quatre dont pas une ne vaut plus de \$200. Ces masures doivent loger la maîtresse d'école qui reçoit de \$60 à \$100. Le reste forme une salle d'école basse de 15<sup>1</sup>/<sub>2</sub> pieds sur 20. Si tous les enfants d'âge à suivre l'école recevaient l'instruction il faudrait en mettre 80 par classe, mais naturellement c'est une bien petite propor-

tion qui travaille, aussi n'y a-t-il jamais plus de 40 à 50 enfants empaquetés dans ces salles.

Les maitresses sont des jeunes filles qui sont censées avoir une expérience suffisante de la vie pour inculquer toutes les connaissances nécessaires à leurs élèves, comprenant des enfants des deux sexes et de tous les âges.

Le matériel de l'enseignement brille naturellement par sa rareté ; comme je constatais dans une classe l'absence de cartes de géographie, la maitresse me dit : " Oh ! nous n'enseignons pas la géographie " et elle ajouta : " J'ai tant à faire que je dois quelquefois négliger une classe toute entière. " Le mot classe s'appliquait à un groupe d'enfants constituant ou représentant un degré supérieur à leur compagnons de banc,

Il est évident que les connaissances inculquées de cette façon, ne sont que superficielles et s'oblitérent en quelques années. Le même système peut s'appliquer à une succession de générations sans amener de progrès.

Dans la paroisse de St.-Tite, la dépense totale est de \$1.33 par enfant en âge de suivre l'école, et là-dessus le gouvernement contribue pour un quart. Le curé est secrétaire du bureau des commissaires d'écoles, il choisit les membres du bureau parmi ses paroissiens les plus dociles et, malheur à celui qui dirait non.

On peut prétendre que St.-Tite est une paroisse nouvelle et pauvre, mais elle compte un bon nombre de fermiers à l'aise, qui pourraient contribuer plus qu'ils ne le font au fonds d'éducation. La taxe d'école est aujourd'hui seulement de 25 cents par cent dollars et il n'y a pas de contribution mensuelle.

Des paroisses beaucoup plus faibles et plus pauvres font proportionnellement beaucoup plus pour leurs écoles. Il y a par exemple des hameaux dans la montagne à St.-Alphonse et à St.-Achille, où les colons se taxent de 35 à 55 cents par cent dollars pour soutenir leurs écoles.

On ne peut pas en dire autant de la paroisse de St.-Ferréol où la taxe d'école n'est que de 15 cents par cent dollars, et où la dépense pour trois écoles ne s'élève qu'à \$291, soit \$1.15 par tête. J'ai tenu à visiter ces écoles. Il serait inutile d'en faire la critique, elles ne méritent pas le

nom d'écoles. Les bâtiments tombent en ruine les seuls meubles sont de longs bancs de bois sans dossier et l'on n'y enseigne, en somme, que le catéchisme. Il ne faut donc pas s'étonner si la moitié seulement des enfants en âge d'aller à l'école suivent les classes.

La morale à tirer de ceci est parfaitement claire. La population ne s'aide pas, parce qu'on ne lui a pas fait comprendre les avantages de l'instruction, et le gouvernement regarde d'un œil indifférent l'application d'une loi qu'il sait être injuste pour les pauvres gens.

Proportion gardée, les moins fortunés doivent payer la plus lourde part. La contribution moyenne de la population de Montmorency pour les écoles, y compris les paiements mensuels, est seulement de 20 cents par cent dollars, et pourtant à St.-Adolphe, les pauvres colons paient jusqu'à 55 cents par cent dollars, sur un rôle d'évaluation s'élevant à \$14,150. Cependant, en dépit de ces sacrifices proportionnellement considérables, ces braves gens ne peuvent pas avoir d'écoles profitables, parcequ'ils sont trop pauvres,

Qu'est-ce que la loi peut faire pour eux ? Elle dit qu'ils n'auront pas droit à la subvention du gouvernement, s'ils ne prélèvent pas entre eux une somme égale à cette subvention. Pourtant ces gens là travaillent avec un courage sans pareil pour arracher à la forêt des terres nouvelles, pour grandir la province en nombre et en valeur. Ne méritent-ils pas une récompense ? L'intérêt de la province n'est-il pas de les aider généreusement ? Nous avons dépensé des milliers de piastres en projets de colonisation irréalisables, qui n'ont fait que grossir les poches des spéculateurs. Une école décente dans chaque établissement nouveau, ne serait-elle pas un attrait pour le colon intelligent et n'est-il pas plus profitable, de préparer des citoyens qui sauront pourvoir à leurs besoins que d'engraisser des entreprises qui devraient être laissées à l'initiative privée ?

J'ai oublié de citer une remarque du Rév. abbé McCrea, me disant que les inspecteurs d'école ont une tendance à faire leurs visites à la hâte comme si c'était une corvée oiseuse pour eux et à ne rien examiner sérieusement. Il



semble qu'il y a du vrai là dedans. Les inspecteurs d'écoles sont bien payés et devraient être astreints à consacrer tout leur temps à leurs fonctions.

Pour me résumer :

Le comté de Montmorency d'après le recensement, contient 2,384 enfants d'âge à suivre l'école ; il n'y a sur les listes d'écoles que 2,346 noms d'enfants et le pire est que 1,651 seulement suivent régulièrement les classes. Il faut avouer que même à ce point de vue seulement, le résultat est déplorable, car les établissements de colonisation dans Montmorency, ne représentent qu'une partie insignifiante de la population totale.

T. ST. PIERRE.

## Le Verbe a l'Index

V

Voilà donc, comme nous le voyons à la fin de l'article précédent, le même pape infallible, frappant de sa malédiction infallible, la version même des Evangiles qu'il avait couverte de son infallible bénédiction. Et cette observation si naturelle de M. Wright, m'en rappelle une autre qui hante depuis longtemps mon esprit et que je veux consigner ici. C'est que c'est l'infaillibilité, dans la palinodie qui paraît caractériser le plus distinctement tout le Cléricalisme historique. Pour tout homme doué de la moindre rectitude de jugement, cette histoire, aux yeux de mon auteur, est vraiment trop lamentable pour qu'il soit besoin d'en faire l'objet d'une dénonciation virulente, et il abandonne à d'autres les réflexions qu'un pareil fait suggère. J'userai, sans abus, de cette liberté à la fin de mon travail, car le public auquel je m'adresse, fasciné, aveuglé et égaré par ses prêtres, eux-mêmes aveugles et sataniquement suggestionnés, — a besoin comme eux qu'on le désabuse par des explications claires et des procédés efficaces pour avoir chance d'être soustrait à cette influence si ténébreusement hypnotique.

Comme M. Lasserre le fait remarquer dans sa préface, l'Eglise de Rome n'a pas toujours caché

les Evangiles aux yeux des masses, et il semblait, par l'approbation solennellement officielle accordée au travail dont il est ici question, qu'elle voulût rompre, cette fois, avec ce que ses traditions ont de plus indigne, en laissant ses fidèles écouter la voix du Père céleste dans les paroles mêmes de Celui-ci. Nous sommes déçus. De l'avis de cette colossale boutique de Rome, édifiée avec et sur les débris du paganisme, l'Evangile ne doit pas être considéré comme un livre sûr à mettre entre les mains du public. Et, j'ajouterai qu'aux yeux de l'orthodoxie, le Saint-Esprit est l'inspirateur d'un livre pernicieux et d'autant plus dangereux qu'il aurait, paraît-il, dans le principe, été publié sans l'*imprimatur* épiscopal.

Le premier effet du décret fut le retrait de la version Lasserre de la circulation. La chose a été si radicalement effectuée, que ce n'est qu'après les recherches les plus pénibles, que M. Wright put s'en procurer un exemplaire à Pau. Quand il demandait le livre, on lui répondait invariablement que tous les exemplaires avaient été retirés.

M. Wright qui juge inutile de faire au sujet de cet étonnant décret des commentaires qui, selon lui, ne pourraient qu'en diminuer l'effet, borne ses dernières remarques à quelques points seulement et se demande ceci :

Le Décret met-il à l'Index la bénédiction du Pape ? Le Pape a, publiquement et officiellement, ratifié et approuvé la publication du livre, ainsi que la préface de celui-ci, et la lettre papale accompagne chaque exemplaire de l'Evangile de Lasserre.

Que devient l'infaillibilité dans cet opération ? *How does-it stand ?* dit l'anglais de mon auteur. Oui, comment se porte-t-elle ? comment se tient-elle ? dans quelle posture se montre-t-elle ? Ou nous dit que le Pape n'est infallible que dans l'exécution de sa fonction enseignante. En discernant sa bénédiction et ses applaudissements officiels à la version que Lasserre a donnée des Evangiles, il accomplissait un devoir de sa fonction enseignante. Conséquemment, l'enseignement infallible ne se trouve-t-il pas ici mis à l'Index ?

La Congrégation de l'Index peut-elle annuler l'imprimatur de l'archevêque de Paris, donné en pleine conformité du décret du Concile de Trente? L'archevêque a agi avec calme et délibération. Il a fait examiner le livre deux fois par les prêtres de Saint-Sulpice, et il restait dans la limite de ses droits formellement reconnus en couvrant, pour son diocèse, le livre de sa sanction officielle.

Voilà, croyons-nous, autant de choses certaines. L'homme qui se trouve Pape approuve les Evangiles. Ce qu'il y a d'humain dans les cardinaux, approuve également les Evangiles. Les archevêques et les évêques agissant au mieux de leur connaissance, approuvent ces mêmes Evangiles. La presse française, tant séculière qu'ecclésiastique, donne à l'unanimité son approbation aux Evangiles. Il y a mieux encore : le peuple français a acheté vingt-cinq éditions des Evangiles de Lasserre à quatre francs l'exemplaire—soit probablement cent mille exemplaires—et ces livres demeurent entre les mains des Français et dans leurs familles. Mais il y a une puissance derrière le Pape, les Cardinaux, les Archevêques, les Evêques : le peuple et la presse de France, assez forte, cette puissance, pour arracher le pain des mains des enfants.

Ce qui n'est pas certain du tout, c'est la fin réservée à cette affaire. Est-ce que le Pape, les Cardinaux, les Evêques et les journaux français, vont se soumettre basement à être traités comme des enfants incapables de juger par eux-mêmes? Et que vont faire les Français qui ont acheté vingt-cinq éditions du livre, et qui ont entendu dans leur propre langue la voix du Sauveur, qui retentit encore à leurs oreilles?

Et qu'a fait Henri Lasserre sur qui les yeux divins se sont abaissés du haut de la Croix? En fils soumis de l'Eglise, il a plié devant le décret et il a suspendu le travail de traduction de la Bible entière auquel il était occupé. Il est encore sous l'effet étourdissant du coup à lui porté. Que fera-t-il quand il aura eu le temps de réfléchir et que Jésus le regardera comme il a regardé Pierre? Comment règlera-t-il la question de son devoir envers l'Homme-Dieu, dont lui Lasserre comprend si clairement la parole et la volonté?

Je nourris, dit M. Wright en terminant, de grandes espérances au sujet de Henri Lasserre. Nous entendrons encore parler de l'auteur de l'étonnante préface. Je puis l'assurer d'une chose : c'est qu'il a la sympathie de tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus avec sincérité. Et je crois pouvoir aussi promettre que jusqu'à ce qu'il ait mis sa conduite à la hauteur de ses courageuses paroles de vérité, le peuple auquel sa version était destinée ne sera pas abandonné à périr pour avoir manqué du pain de Vie.

Avant d'aborder la conclusion que je veux donner à ce travail de M. Wright, dont je termine ici la traduction amplifiée et commentée que je m'étais engagé à faire avec la grâce divine et que je désire compléter avec le même secours, j'unis cordialement mes vœux à ceux qu'il formule au sujet du grand chrétien, encore inconscient peut-être, que semble être devenu le tant sympathique Henri Lasserre. Je crois aussi que rien ne complètera mieux cette partie de mon travail que la citation de quelques-unes des appréciations qui ont accueilli cette version désormais inoubliable de la parole enchanteuse du divin Sauveur.

D'après le prince Lucien Bonaparte, qui l'a écrit à M. Wright, la traduction, sans être tout-à-fait littérale, est une des meilleures qui aient été faites en français. Au dire de la *Voce della Verità*, journal catholique ultramontain, c'est une "illumination de génie". Le cardinal Parrochi, vicaire général du Pape, l'a déclarée "aussi fidèle au texte qu'à la plus pure langue française". L'archevêque d'Albi l'a qualifiée "nouvelle et vraie traduction", et l'évêque d'Annecy dit d'elle que "c'est l'Evangile en son intégralité". Quant à l'évêque de Grenoble, il s'exprime ainsi : "J'ai trouvé que la lecture des Evangiles de Lasserre était une véritable joie".

On comprend que la mise à l'index de ce livre si hautement approuvé par tous et favorisé de la bénédiction papale même, n'était pas faite pour laisser muette la presse protestante, qui a repassé au crible de sa critique acerbe, et si justifiée par ce nouveau fait, le dogme anti-évangélique de l'infailibilité pontificale. Il n'entre pas dans mon plan, de donner tout ce qu'a dit cette

presse, et je me restreins à la citation des remarques d'un seul de ses organes, le *Methodist Times*.

“ Il y a, dit-il, une singulière ironie du sort dans l'aventure arrivée à Henri Lasserre. Il a gagné renom et fortune en adoptant et en annonçant le miracle de Notre-Dame-de-Lourdes, et, plus récemment, il a ajouté à sa richesse et à sa renommée par sa traduction en français des Evangiles. Le volume s'est vendu à quatre francs l'exemplaire, revêtu de l'approbation des évêques et de celle-même du Pape. Aujourd'hui elle est à l'Index. Ainsi que le dit M. Wright dans son remarquable article, le pouvoir qui se meut derrière le Pontife est plus fort que l'infaillible Vicaire lui-même ”.

Oui, ajouterai-je, et, comme il a été prédit clairement par le Christ Jésus, c'est de ce pouvoir satanique que le Pape est réellement prisonnier. Mystère profond ! que l'Écriture désigne sous le nom de *mystère d'iniquité* : cette force occulte, irrésistible, dont le Prince de ce monde dispose provisoirement ; c'est la force exercée spirituellement et temporellement — dans une suite de siècles à la fin de laquelle nous sommes et qui paraît si longue à notre courte vue — par l'omnipotent Cléricalisme dont la condamnation a été prononcée, au bruit du tonnerre divin, il y a dix-neuf cents ans bientôt, par le Sauveur en personne, communiquant à la terre l'irrévocable décision du Père céleste. Au jour où j'écris, tout annonce, pour qui sait voir, que cette sentence solennellement portée et consignée en toutes lettres dans ces mêmes Evangiles sacrilègement cachés au monde, va recevoir tout prochainement son exécution définitive de Celui dont le retour glorieux comme Roi-Juge est annoncé par la Parole divine et dont les croyants authentiques, les Chrétiens membres de la véritable Eglise-Epouse, attendent patiemment la Venue libératrice, possible d'un moment à l'autre.

“ Et si quelqu'un, dit l'Apocalypse, retranche quelque chose des paroles du livre qui contient cette prophétie, Dieu l'effacera du livre de Vie, l'excluera de la ville sainte, et ne lui donnera pas de part à ce qui est écrit dans ce livre. Celui

qui rend témoignage de ces choses dit : “ Certes je vais venir bientôt ”.

Amen. Venez, Seigneur Jésus, (Apoc. XXII, 19-20).

JACQUES LECROYANT

#### PRENEZ NOTE DE CECI

La santé dépend souvent de bien peu de choses, un peu de froid et la toux, le rhume, la bronchite accompagnés de fièvre, retient l'homme d'affaires à la maison, quelquefois même au lit. Mais s'il faut peu de chose pour détériorer la santé, il ne faut souvent aussi que quelques cuillerées d'un remède approprié pour enrayer le mal et le guérir. Avec quelques doses de BAUME RHUMAL les affections de la gorge, des bronches et des poumons disparaissent vivement. 25c partout.

## UN SOUVENIR AUX BRAVES ACADIENS

A propos des difficultés commerciales qu'éprouvent cette année les producteurs de pommes de terre, en Bretagne, l'auteur d'une lettre adressée l'autre jour au *Petit Journal* à ce sujet rappelle en passant que ce fut “ Le Déan, qui initia le département du Finistère à la culture de la patate, car c'est ainsi qu'on appelle la pomme de terre dans toute la Bretagne ”.

C'est aussi de ce même nom, depuis deux siècles et plus, et par analogie sans doute avec le tubercule de la patate d'Asie et d'Amérique, la vraie, qu'on appelle la pomme de terre en Angleterre, en Irlande, en Belgique, et, en France, dans les localités où elle a été le plus anciennement cultivée.

Car, après la Franche-Comté et le Lyonnais, il y eut autour d'Arras, sous Henri IV, des cultivateurs de “ patates ”.

Mais cela dit, et en rendant hommage à La Déan qui initia le Finistère à cette précieuse culture, n'oublions pas de donner un souvenir à ces braves *Acadiens* qui, les premiers, il y aura bientôt un siècle et demi, inaugurèrent en Bretagne, à Belle-Isle, la culture de la pomme de terre en grand.

L'Acadie était une colonie française, prospère, établie dans la Nouvelle-Ecosse, en marge du Canada. Pendant la guerre dite de Sept Ans,

sous Louis XV, les Anglais trouvèrent la colonie à leur gré, s'en emparèrent, et voulurent forcer les colons, bretons, normands, picards, tous très patriotes à combattre avec eux les Français du Canada.

Les Acadiens refusèrent à l'unanimité et furent tous déportés en Angleterre avec l'abbé Lecouteux, leur missionnaire.

À la paix de 1763 ils furent échangés. On les casa à Morlaix, à Saint-Main, en détresse. Mais l'abbé Lecouteux plaida pour eux à Versailles et demanda qu'on récompensât mieux leur beau dévouement envers la France.

Alors, aux frais du gouvernement, ils furent distribués, les uns à Belle-Isle, au nombre de 66 à 78 familles, d'autres à l'île de Groix, d'autres enfin en Corse, selon l'ingénieur Ogée.

On leur fit des concessions de terrains. Ils se bâtirent (je parle de Belle-Isle) des maisons à la canadienne, solides et salubres, et se mirent au travail avec ardeur, — et ils cultivèrent la pomme de terre dans les îles bretonnes comme ils l'avaient cultivée dans la Nouvelle-Ecosse.

Ils n'attendirent pas les exhortations de Parmentier pour se mettre à l'œuvre et pour juger que les disettes de blé étant de plus en plus fréquentes, la pomme de terre avait à jouer un grand rôle alimentaire et commercial.

Ils produisirent tant et de si belles pommes de terres que peu de temps après 1780, ils pouvaient, une année, ayant réservé le nombre d'hectolitres nécessaires pour la consommation de l'île et de la garnison, en exporter jusqu'à 4,000 hectolitres. Le prix variait alors de 5 à 6 fr. l'hectolitre, dit Stanislas Paris, un Bellilois enthousiaste qui a écrit l'histoire de son île, il y a une trentaine d'années.

De ces détails bien peu connus hors de la région, il ressort clairement que les Acadiens patriotes ont inauguré dans la Bretagne insulaire la culture de l'utile et fort savoureuse pomme de terre, absolument méprisée par le célèbre gourmet Brillat-Savarin, d'ailleurs, qui la trouve *insipide*.

Honneur donc aux Acadiens—et à leurs descendants—et honte à ce Savarin qui n'a jamais connu les délices d'un cornet de *frites* chaudes

bien salées, dans du papier jaune... quand on a seize ans !

ERNEST D'HERVILLY.

## UNE INFAMIE

Le RÉVEIL, et tous ses collaborateurs, protestent avec force contre une infamie qui vient d'être perpétrée à Montréal, sous forme d'un pamphlet anonyme, dont je ne veux pas même mentionner le nom.

La lutte du *Canada-Revue* et du RÉVEIL a été loyale et honnête dans toutes ses phases. Nous avons combattu les abus et demandé des réformes dans un langage digne et élevé. Aujourd'hui, des voyous veulent nous discréditer en publiant, sous le couvert de l'anonymat, des infamies, et ce qui est encore pire, des bêtises.

Eh bien, nous n'endurerons pas cela et nous nous défendrons avec toute l'énergie que nous possédons. Nous répudions *in toto* ce pamphlet abject et nous dégageons entièrement notre responsabilité.

Nous avons des raisons de croire, que plusieurs de nos abonnés nous ont accusé d'avoir trempé dans cette infamie.

C'est absolument faut.

A. FILIATRAULT.

—Nous avons eu le plaisir de rencontrer à Montréal cette semaine, M. N. Bray, un grand manufacturier de Alexandria, Ont.

### ILS N'ONT PAS D'EXCUSE

Si dans les maladies qui affligent notre espèce on pouvait obtenir la guérison en prenant une petite dose de remède toutes les deux heures pendant quelques jours seulement, il ne resterait bientôt plus de maladies.

Cependant, on peut guérir ainsi toutes les affections de la gorge, des bronches et des poumons et néanmoins on voit encore trop de gens qui toussent. Ceux-là sont bien à plaindre, car leur insouciance et leur négligence n'ont pas d'excuse. Le BAUME RHUMAL en quelques doses guérit la toux la plus invétérée. Seulement 25c, partout.

FEUILLETON

**ROME**

PAR

EMILE ZOLA

IX

—Vite, vite ! répéta Victorine à demi-voix, après avoir baissé et promené la lampe pour se rendre compte. Le portier n'est pas là, il est toujours chez le menuisier d'à côté, à rire avec la femme, et vous voyez qu'il n'a pas encore allumé la lanterne ; mais il peut rentrer . . . Monsieur l'abbé et moi, nous allons monter le prince dans sa chambre.

Elle seule avait maintenant toute sa tête, en femme de bel équilibre et de tranquille activité. Les deux autres, dans leur stupeur persistante, l'écoutaient sans trouver un mot, lui obéissaient avec une docilité d'enfant.

—Contessina, il va falloir que vous nous éclairiez. Tenez, prenez la lampe et baissez-la un peu, pour qu'on voie les marches . . . Vous, monsieur l'abbé, chargez-vous des pieds. Moi, je vais le prendre sous les bras. Et n'ayez pas peur, le pauvre cher mignon n'est pas si lourd !

Ah ! cette montée, par l'escalier monumental, aux marches basses, aux paliers larges comme des salles d'armes ! Cela facilitait le cruel transport, mais quel lugubre cortège, sous la faible clarté vacillante de la lampe, que Benedetta tenait d'un bras raidi par la volonté ! Et pas un bruit, pas un souffle, dans la vieille demeure morte, où l'on entendait que l'émiettement des murs, le petit travail de ruine qui achevait de faire craquer les plafonds. Victorine continuait à chuchoter des recommandations, tandis que Pierre, de peur de glisser au bord des pierres luisantes, déployait une force exagérée qui l'essouffait. De grandes ombres folles dansaient le long des piliers, des vastes murailles nues, jusqu'à la haute voûte, décorée de caissons. Il fallut faire une halte, tant l'étage paraissait interminable. Puis, la lente marche fut reprise.

Heureusement, l'appartement de Dario, composé de trois pièces, une chambre, un cabinet de toilette et un salon, se trouvait au premier. à la suite de celui du cardinal, dans l'aile qui donnait sur le Tibre. Ils n'avaient qu'à suivre la galerie en étouffant leurs pas ; et, enfin ils eurent le soulagement de coucher le blessé sur son lit.

Victorine en eut un léger rire de satisfaction.

—C'est fait . . . Débarassez-vous donc de la lampe contessina. Tenez, ici, sur cette table . . . Et je vous réponds bien que personne ne nous a entendus ; d'autant plus que c'est une vraie chance que donna Serafina soit sortie et que Son Eminence ait gardé don Vigilio avec elle, les portes closes . . . J'avais enveloppé

les épaules dans ma jupe, pas une goutte de sang n'a dû tomber ; et tout à l'heure, je donnerai moi-même un coup d'éponge, en bas.

Elle s'interrompit, alla regarder Dario, puis vivement ;

—Il respire . . . . Alors, je vous laisse là tous les deux pour le garder, et moi je cours chercher le bon docteur Giordano, qui vous a vue naître, contessina et qui est un homme sûr.

Quand ils furent seuls, en face du blessé évanoui, dans cette chambre à demi obscure, où semblait frissonner maintenant tout l'affreux cauchemar qui était en eux, Benedetta et Pierre restèrent aux deux côtés du lit, sans trouver encore un mot à se dire. Elle avait ouvert les bras, s'était tordu les mains, avec un gémissement sourd, dans un besoin de défendre et d'exhaler sa douleur. Puis, se penchant, elle guetta la vie sur ce visage pâle, aux yeux fermés. Il respirait en effet, mais d'une respiration à peine sensible. Une faible rougeur pourtant montait à ses joues, et il finit par ouvrir les yeux.

Tout de suite, elle lui avait pris la main, la lui avait serrée, comme pour y mettre l'angoisse de son cœur ; et elle fut si heureuse de sentir qu'il lui rendait faiblement son étreinte.

—Dis ? tu me vois, tu m'entends . . . . Qu'est-il arrivé, mon Dieu ?

Mais lui, sans répondre, s'inquiétait de la présence de Pierre. Quand il l'eut reconnu, il parut l'accepter, cherchant du regard, avec crainte, si personne autre n'était dans la chambre. Et il finit par murmurer :

—Personne n'a vu. personne ne sait ? . . .

—Non, non, tranquillise-toi. Nous avons pu te monter avec Victorine, sans rencontrer âme qui vive. Ma tante est sortie, mon oncle est enfermé chez lui.

Alors, il sembla soulagé, il eut un sourire.

—Je veux que personne ne sache, c'est si bête !

—Qu'est-il donc arrivé, mon Dieu ? demanda-t-elle de nouveau.

—Ah ! je ne sais pas, je ne sais pas . . .

Il abaissait les paupières, d'un air de fatigue, tâchant d'échapper à la question. Puis, il dut comprendre qu'il ferait mieux de dire tout de suite une partie de la vérité.

—Un homme qui s'était caché dans l'ombre du porche, au crépuscule, et qui devait m'attendre . . . Sans doute, alors, quand je suis rentré, il m'a planté son couteau, là, dans l'épaule.

Frémissante, elle se pencha encore, le regarda au fond des yeux, en demandant :

—Mais qui donc, qui donc, cet homme ?

Et, comme il bégayait, d'une voix de plus en plus lasse, qu'il ne savait pas, que l'homme avait fui dans les ténèbres, sans qu'il pût le reconnaître, elle eût un cri terrible.

—C'est Prada, c'est Prada, dis-le, puisque je le sais !

Elle déliait.

—Je le sais, entends tu ! Je n'ai pas été à lui, il ne veut pas que nous soyons l'un à l'autre, et il te tuera plutôt, le jour où je serai libre de me donner à toi. Je le connais bien, jamais je ne serai heureuse . . . C'est Prada, c'est Prada ?

Mais une brusque énergie avait soulevé le blessé, et il protestait loyalement.

—Non, non ! ce n'est pas Prada, et ce n'est pas un homme travaillant pour lui... Ça, je te le jure. Je n'ai pas reconnu l'homme, mais ce n'est pas Prada, non, non !

Dario avait un tel accent de vérité, que Benedetta dut être convaincue. D'ailleurs, elle fut reprise d'épouvante, elle sentit la main qu'elle tenait mollir dans la sienne, redevenir moite et inerte, comme si elle se glaçait. Épuisé par l'effort qu'il venait de faire, il était retombé, la face de nouveau toute blanche, les yeux clos, évanoui. Et il semblait mourir.

Eperdue, elle le toucha de ses mains tâtonnantes.

—Monsieur l'abbé, voyez donc... Mais il se meurt mais il se meurt ! le voici déjà tout froid... Ah ! grand Dieu, il se meurt !

Pierre, qu'elle bouleversait avec ses cris, s'efforça de la rassurer.

—Il a trop parlé, il a perdu connaissance, comme tout à l'heure... Je vous assure que je sens son cœur battre. Tenez ! mettez votre main... De grâce, ne vous affollez pas, le médecin va venir, tout ira bien.

Et elle ne l'écoutait pas, et il assista à une scène extraordinaire qui l'emplit de surprise. Brusquement elle s'était jetée sur le corps de l'homme adoré, elle le serrait d'une étreinte frénétique, elle le baignait de larmes de flamme.

—Ah ! si je te perdais, si je te perdais... Et je ne me suis pas donné à toi, j'ai eu cette bêtise de me refuser, lorsqu'il était temps encore de connaître le bonheur... Oui, une idée pour la Madone, une idée que la virginité lui plaît et qu'on doit se garder vierge à son mari, si l'on veut qu'elle bénisse le mariage... Qu'est-ce que cela pouvait lui faire que nous fussions heureux tout de suite ? Et puis, et puis, vois-tu, si elle m'avait trompé, si elle te prenait avant que nous eussions dormi aux bras l'un de l'autre, eh bien ! je n'aurais plus qu'un regret, celui de ne m'être pas damnée avec toi, oui, oui ! la damnation plutôt que de ne pas nous être possédés de tout notre sang, de toutes nos lèvres !

Était-ce donc la femme si calme, si raisonnable, qui patientait, pour mieux organiser son existence ? Pierre terrifié, ne la reconnaissait plus. Jusque-là, il l'avait vue d'une telle réserve, d'une pudeur si naturelle, dont le charme presque enfantin semblait venir de sa nature elle-même ! Sans doute, sous le coup de la menace et de la peur, le terrible sang des Boccannera venait de se réveiller en elle, tout un atavisme de violence, d'orgueil, de furieux appétits, exaspérés et déchainés. Elle voulait sa part de vie, sa part d'amour. Et elle grondait, elle clamait, comme si la mort, en lui prenant son amant, lui arrachait de sa propre chair.

—Je vous en supplie madame, répétait le prêtre, calmez-vous... il vit, son cœur bat... Vous vous faites un mal affreux.

Mais elle voulait mourir avec lui.

—Oh ! mon chéri, si tu t'en vas, emporte-moi, emporte-moi... Je me coucherai sur ton cœur, je te serrerais si fort entre mes deux bras, qu'ils entreraient dans les tiens, et qu'il faudra bien qu'on nous enterre ensemble... Oui, oui, nous serons morts et nous se-

rons mariés tout de même. Je t'ai promis de n'être qu'à toi, je serai à toi malgré tout, dans la terre s'il le faut... Oh ! mon chéri, ouvre les yeux, ouvre la bouche, embrasse-moi si tu ne veux pas que je meure à mon tour, quand tu seras mort !

Dans la chambre morte, aux vieux murs assoupis, toute une flambée de passion sauvage, de feu et de sang, avait passé. Mais les larmes gagnèrent Benedetta, de gros sanglots la brisèrent, la jetèrent au bord du lit, aveuglée, sans force. Et, heureusement, mettant fin à la farouche scène, le médecin parut, amené par Victorine.

Le docteur Giordano, qui avait dépassé la soixantaine, était un petit vieillard à boucles blanches, rasé et frais de teint, dont toute la personne paternelle avait pris une allure d'aimable prélat, au milieu de sa clientèle d'Eglise. Et il était excellent homme, disait-on soignait les pauvres pour rien, se montrait surtout d'une réserve et d'une discrétion ecclésiastiques, dans les cas délicats. Depuis trente ans, tous les Boccannera, les enfants, les femmes, et jusqu'à l'éminentissime, cardinal lui-même, ne passaient que par ses mains prudentes.

Doucement, éclairé par Victorine, aidé par Pierre, il déshabilla Dario que la douleur tira de son évanouissement, examina la blessure, la déclara tout de suite sans danger, de son air souriant. Ce ne serait rien, trois semaines de lit au plus, et aucune complication à craindre. Et, comme tous les médecins de Rome, en amoureux de beaux coups de couteau qu'il avait journellement à scigner, parmi ses clients de hasard du bas peuple, il s'attardait avec complaisance à la plaie, l'admirait en connaisseur, trouvait sans doute que c'était là de la besogne bien faite. Il finit par dire au prince, à demi-voix :

—Nous appelons ça un avertissement... L'homme n'a pas voulu tuer, le coup a été porté de haut en bas, de façon à glisser dans les chairs, sans même intéresser l'os... Ah ! il faut être adroit, c'est joliment planté.

Oui, oui, murmura Dario, il m'a épargné, il m'aurait troué de part en part.

Benedetta n'entendait point. Depuis que le médecin avait déclaré le cas sans gravité aucune, en expliquant que la faiblesse et l'évanouissement ne venaient que de la violente secousse nerveuse, elle était tombée sur une chaise, dans un état de prostration absolue. C'était la détente de la femme, après l'affreuse crise de désespoir. Des larmes douces, lentes, se mirent à couler de ses yeux, et elle se releva, elle vint embrasser Dario avec une effusion de joie passionnée et muette.

(A suivre)

Hie, Mme Cardinal a dit à son aînée, officier d'Académie, au titre de professeur :

—N'oublie pas de mettre ton ruban, aujourd'hui surtout, ma cocotte...

—Pourquoi aujourd'hui, plutôt que demain ?

—Parce qu'aujourd'hui, c'est le jour des Rameaux, on sort avec des palmes !

Un sceptique célibataire endurci, disait, dans un salon où ses boutades lui sont pardonnées :

—Les femmes devinent tout. Elles ne se trompent que quand elles réfléchissent.

Cri du cœur.

—N'est-ce pas, papa, que tu es chevalier de la Légion d'honneur ?

—Oui, mon enfant...

—Quel bonheur ! il y aura des soldats à ton enterrement !

Une quêtuse présente son aumônière à un personnage fort riche, mais peu généreux

—Je n'ai rien ! dit doucement l'avare.

—Alors, prenez, monsieur, dit la dame, Je quête pour les pauvres !

Par ces temps de giboulées, les promenades de Toto sont moins fréquentes ; aussi, est-ce l'enfer à la maison.

Sa mère lui a dit :

—Sois sage, et si le temps le permet, tu sortiras avec moi

Et Toto resta le visage collé à la vitre, regardant passer les gros nuages, consultant le ciel et disant tout bas :

—Temps, veux-tu ?

Réflexions du Vieux marcheur :

—Si vous voulez savoir qu'elles sont les femmes les plus courtisées, des blondes ou des brunes, ce n'est ni à blonde ni à brune qu'il faut vous adresser, mais à une femme qui se

fait teindre alternativement dans les deux nuances.

Au Salon de l'Épatant, devant le portrait de Mme de X.

Première amie. — Tiens ! le portrait de cette chère Pauline — qui donc l'a peinte ?

Seconde amie. — Je ne sais pas ; mais ce n'était vraiment pas la peine de charger un autre d'une besogne dont elle s'acquitte si bien elle-même.

M. et Mme Calinaux viennent de voir leur union bénie par la venue d'un enfant... très laid.

C'est ennuyeux, dit M. Calinaux. Il y a des gens qui se croient obligés de dire : " C'est tout le portrait de son père ! "

Il fait quelques pas dans la chambre ; puis, inspiré.

—J'ai une idée, — pas pour les intimes, qui sont au courant d'enotre ménage, — mais pour les simples connaissances... Tu leur diras qu'il n'est pas de moi.

Si le monde était raisonnable.

Le BAUME RHUMAL se vend partout 25c le flacon — personne ne l'ignore plus. Qui donc sera assez l'ennemi de soi-même pour ne pas se guérir sûrement quand on peut le faire à si peu de frais ? Quel est l'homme, si peu fortuné qu'il ne puisse pour 25 centins, acheter la santé, c'est-à-dire la possibilité de travailler, la force, la joie, la gaieté ?... Si le monde était raisonnable, on n'entendrait bientôt plus tousser de tous côtés, autour de soi. Guérissez-vous de vos rhumes, de vos bronchites, de vos catarrhes, il ne vous en coûtera presque rien.

**Wanted—An Idea** Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1.00 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

## Vous Sentez-Vous

Faible et épuisé? C'est parce que votre sang est impur. Autant s'attendre à ce que la salubrité d'une ville soit parfaite avec de l'eau sale et un drainage défectueux, comme de s'attendre à ce qu'une pièce de mécanique, comme la charpente humaine, soit en bon ordre avec un sang impur circulant même dans les plus petites veines. Savez-vous que chaque goutte de votre sang passe à travers le cœur et les poumons toutes les deux minutes et demie; et que, sur son passage, elle fait les os, les muscles, la cervelle, les nerfs et les autres solides et les autres fluides du corps? Le sang est le grand nutritif, ou, comme l'appelle la Bible,

### "La Vie du Corps."

Est-il donc étonnant, alors, que si le sang n'est pas pur et parfait dans ses vaisseaux, vous souffriez d'aussi indéscriptibles symptômes?

La Salsepareille d'Ayer est à cent coudées au dessus de tout autre Altératif et de toutes autres Médecines pour le Sang. Comme preuves, lisez ces témoignages dignes de confiance:

G. C. Brock, de Lowell, Mass., dit: "Pendant les 25 dernières années j'ai vendu de la Salsepareille d'Ayer. Dans mon opinion, les meilleurs ingrédients pour la guérison de toutes les maladies provenant de l'impureté du sang sont contenus dans cette médecine."

Le Dr. Eugène I. Hill, 381 Sixth Ave., New-York, dit: "Comme épurateur du sang et régénérateur du système, je n'ai jamais rien trouvé qui égale la Salsepareille d'Ayer. Elle donne entière satisfaction."

La Salsepareille d'Ayer prouve également son efficacité dans toutes les formes de la Scrofule, de Furoncles, de Boutons rouges, d'Eczémas, d'Humeurs, de Lumbago, de Catarrhe, &c.; et est, conséquemment la meilleure

### Médecine de Printemps et de Famille

en usage. "Elle les surpasse du tout au tout," dit Mr. Cutler, de Cutler Brothers, Boston, "par la quantité des ventes."

## Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par la Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Prix, \$1: six flacons, \$5. Valant \$5 le flacon.



TRADUCTIONS.      RÉDACTION.      IMPRESSIONS.

## MARC SAUVALLE, Journaliste,

S'occupe de travaux littéraires en tous genres. Traductions, correspondances, rédaction de lettres et de requêtes, préparation de discours, correction de manuscrits et d'épreuves, préparation de mémoires et de rapports, articles de journaux, toasts, adresses, etc., etc. Bureau - 30 RUE ST. GABRIEL. B. P. BOITE 2184. TELEPHONE 892.

# "LE SUN"

## Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président.

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

|| .....  
||

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

.....  
||

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1894 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

## Une Autre Raison

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

# O. Leger,

GÉRANT DU DÉPARTEMENT FRANÇAIS POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTRÉAL



**Arthur GLOBENSKY,**  
AVOCAT.

1586½ Rue NOTRE-DAME

**J. A. DROUIN,**  
AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place  
d'Armes, Chambres 315 et 316  
Téléphone 22 43

LIBRAIRIE FRANCAISE

**G. HUREL**

Spécialité de Publications  
1615 rue Not. - Dame  
**MONTREAL**

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie  
Commercial, (limitée), et publié par Aris-  
tide Fillette, au No. 30 rue St-Gabriel,  
Montréal.

La nouvelle boîte de Papeterie est à la tête

**50 feuilles** "Clearbrook  
Vellum "

AVEC AUTANT D'ENVELOPPES  
DE LA MEME MARQUE DANS  
UNE BELLE BOITE POUR 25

**25 Cts**

Il n'a jamais été offert rien de mieux.

**MORTON PHILLIPS & CIE,**

Montreal

**'North British & Mercantile'**

CIE D'ASSURANCE  
CONTRE LE FEU  
ET SUR LA VIE

Capital.....	\$15,000,000
Fonds Investis.....	53,053,71
Fonds Investien Canada.....	5,200,000
Revenu Annuel.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.,

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de  
Montréal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de l'Acadie.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offres à ses  
assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés.

Bureau Principal en Canada :

78 St.-François-Xavier, Montréal.

Téléphone Bel. No. 310.

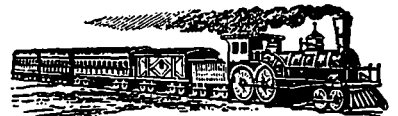
**MAPLE CARD**  
&  
**PAPER MILLS**



FABRICANTS  
DE PAPIER.

Moulin à Portneuf.

MONTREAL QUE



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

LE ET APRES LE 22 JUIN 1896, LES CON-  
VOIS de ce chemin de fer voyageront comme suit (le  
dimanches exceptés).

**Les convois quitteront Lévis**

Express pour Petit Métis, le samedi seulement...	2.50
Express pour la Rivière-du-Loup, Campbellton et Dalhousie.....	17.00
Express direct pour St.-Jean, Halifax et Sydney y.	134
Accommodation pour la Rivière-du-Loup.....	16.

**Les convois arriveront à Lévis**

Accommodation de la Rivière-du-Loup.....	4.15
Express direct de St.-Jean, Halifax et Sydney, tous les lundis exceptés.....	17.05
Express de Dalhousie, Campbellton et Rivière- du-Loup.....	21.45
Express de Cacouna, dimanche exceptés.....	22.45

Le convoi arrivant à Lévis à 4.15 heures laissera la  
Rivière-du-Loup le dimanche au soir, pas le samedi.

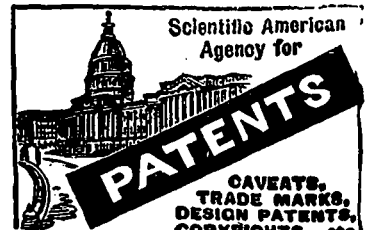
Les chars de l'intercolonial sont chauffés à la va-  
peur par la locomotive et ceux entre Montréal et Ha-  
lifax via Lévis sont éclairés à l'électricité.

Tous les convois sont réglés par le temps de Mon-  
treal.

Les billets et autres informationé peuvent être obte-  
nus, sur demande, de

D. R. McDONALD,  
Agent de la ville de Québec,  
49, rue Dalhousie.

Bureau du chemin de fer,  
cote N. B. 18 jun }



For information and free Handbook write to  
MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.  
Oldest bureau for securing patents in America.  
Every patent taken out by us is brought before  
the public by a notice given free of charge in the  
**Scientific American**  
Largest circulation of any scientific paper in the  
world. Splendidly illustrated. No intelligent  
man should be without it. Weekly, \$3.00 a  
year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO.,  
Publishers, 361 Broadway, New York City.